LETTRE DV SIEVR DE NACAR, A L'ABBE' DE LA RIVIERE.

A Saint Germain en Laye.

Sur les affaires de ce temps, où est representé les moyens pour faire la paix.



A PARIS,
Chez la vefue d'ANTOINE COVLON, ruë d'Escoſſe, aux trois Cramailleres.

M. DC. XLIX.
AVEC PERMISSION.



LETTRE DV SIEVR DE NACAR A L'ABBE' DE LA RIVIERE.

A Sainct Germain en Laye, le vnziéme Fevrier 1649.

Sur les affaires de ce temps.



MONSIEVR,

Iamais les dignitez, les honneurs, & les biens ne me firent méconnoistre la verité : & quoy que vous soyez remply de Benefices, de Charges & de grands biens, & que vous ayez changé vostre

nom, sans toutefois auoir des lettres du Roy. Ie vous connois encore aussi bien que lors que vous estiez petit Repetiteur de l'Vniuersité, & que vous portiez le nom de Barbier au lieu de celuy de la Riuiere. Et si ie suis quelquefois en doute si dans les affaires de ce temps vous pechez par ignorance, ou par meschanceté, ie n'en suis pas beaucoup à conclure, que l'ignorance & la meschanceté se rencontrent en vous en vn haut poinct : Il faudroit estre aussi aueugle que vous pour ne pas voir que vous auez fait des fautes d'enfant dans tout ce procedé, & qui meriteroient vn chastiment semblable à celuy que l'on donne aux enfans qui ont le foüet. Vous auez fait des meschancetez insupportables qui meritent des peines proportionnées, & joignant l'ignorance à la malice, vous auez fait des actions inoüies qui sont dignes des supplices nouueaux. Ce pouuoit il voir vne puerilité plus grande pour desunir le peuple d'auec le Parlement, de commencer à boucher les passages des viures, pour affamer Paris ? Ce pouuoit-il voir vne mescanceté plus grande que d'enleuer le Roy hors Paris à deux heures apres minuit ? vouloir faire mourir de faim vn million de personnes qui sont icy trés innocentes ? permettre les vols, les incendies, les violemens, les prophanations, & tous les actes d'hostilité, que des plus cruels ennemis ne voudroient pas commettre. Que peut-on dire à cela, sinon que ce sont deux Ecclesiastiques qui causent tous ces desordres, qui deschirent la France dedans son sein, qui veulent renuerser l'Estat, sçauoir Mazarin & la Riuiere, l'vn Cardinal & l'autre Abbé ? Mais pretendant de faire rougir sa robbe du sang qui s'épanche tous les iours, les iustes mouuemens que ie dois auoir pour vn sujet si considerable, me pousseroient à vous dire quantité de choses que j'obmets pour passer aux plus necessaires. Vous deuez auoir leu dans vostre Breuiere, lequel entre moins souuent dans vos mains que les maximes de Machiauel & le Liure des Rois, que *nemo potest duobus dominis seruire, &c.* C'est surquoy ie vous prie de faire reflexion, & de voir que sans nous arrester au seruice de Dieu, que vous mettez toûjours le dernier, vous seruez trois Maistres tous differens : Le premier est son Altesse Royale : le second, le Cardinal Mazarin, & le troisiéme, c'est ce chapeau imaginaire. Le premier

Maistre

Maiſtre eſt aſſez mal ſeruy, puis que vous le trahiſſez : Le ſecond l'eſt vn peu mieux, mais pour vous, & pour la ruine de cét Eſtat. Et pour le troiſiéme on oſe tout, on entreprend tout, pourueu que l'on puiſſe faire rouler ces caroſſes qui ſont faites il y a déja quelques jours, où vos armes ſont couuertes d'vn chapeau rouge, auec lequel vous pourrez bien vous morfondre. Les obligations que vous auez à ſon Alteſſe Royale, les biens que vous tenez de ſa main liberale ne vous font point reconnoiſtre ce que vous eſtes ; & comme vn autre Iudas vous vendez l'honneur & la perſonne de ce bon Maiſtre à beaux deniers comptans ; mais gardez auſſi que voſtre fin ne ſoit pareille à celle de ce traiſtre, & que le deſeſpoir ne vous faſſe preuenir les volontez de la plus part du monde de cette ville, & l'execution de l'Arreſt de voſtre condamnation. Vous penſez qu'ayant commencé voſtre vie comme vn Chameleon, qui ſe nourrit d'air, dont la neceſſité vous a ſouuent obligé de prendre des repas. Vous pourez cõme luy, prendre les couleurs deſquelles vous ſerez proche, & qu'approchant ſouuent la robbe du Cardinal Mazarin, elle fera rougir la voſtre, que je vous aſſeure ne deuoir rougir iamais que du ſang que l'on doit tirer de vos veines pour l'expiation de vos meſchancetez. Quelle bonté, grand Dieu, de ſouffrir vn tel auorton dans la nature qui arme ſa patrie contre elle meſme, & qui par ces mauuais conſeils fait ternir la plus belle reputation de ſon Maiſtre. Vous le ſouffrez, dis-je, mais plûtoſt vous le reſeruez à vne exemple de juſtice memorable à la poſterité, pour faire connoiſtre à l'aduenir aux fauoris de quelle façon ils doiuent ſe comporter aupres des Princes, auſquels ils ont l'honneur d'appartenir. C'eſt cette verité que je reconnois, Monſieur, & que je vous expoſe telle qu'elle eſt, afin que la reconnoiſſant vous ſuiuiez les inſpirations que Dieu vous donnera pour luy demander pardon de vos fautes. Ie vous prie d'examiner attentiuemẽt de quelles graces ſa diuine prouidence a protegé cette ville. L'on croyoit nous faire mourir de faim, que deux ou trois marchez, ſans Goneſſe, mettroient les armes à la main de tout le peuple de cette ville, y causeroit ſedition, & vn pillage general : Mais tout au contraire nous auons veſcu, & nous viurons par les meſmes moyens qu'il nous a donné, ou par

d'autres qu'il suscitera pour nous deliurer auec des viures & des prouisions suffisantes pour se passer encore douze marchez, comme nous auons déja fait des Boulangers & du pain de Gonnesse. L'on a fait tout ce que l'on a peu par les voleries & incendies pour empescher les villages circonuoisins d'assister Paris; & chacun cônoissant la justice de nostre cause, a voulu contribuer quelque chose à nostre protection. Nos Princes tous barrez d'or & d'argent, côme vous le dites par les billets seditieux que vous & les vostres ont fait semer, ont paru en campagne auec ces huict cens meschans Cheuaux, que vous dites que nous auons, ont fait sentir aux Regimens de Rantzau, de Condé, de Nauarre, de la Reine, & de Mazarin, & à tous leurs Officiers, qu'ils auoient grand tort de se laisser battre par des gens si malfaits. Le siege de Charenton, où toute la France a perdu de si braues hommes, & vostre party vingt-sept ou vingt huict Officiers de marque, vous est trop desauantageux aussi bien que sa prise pour vous en preualoir. Ce qui s'est passé depuis vous fait aussi enrager de bon cœur, & deuroit vous faire reconnoistre que Dieu estant pour nous, les Parlemens vnis & tout le monde fort animé pour nous proteger, tous vos efforts seront inutils, & tourneront à vostre confusion. Et afin que je vous fasse voir en quel estat sont nos affaires maintenant, je vous diray que Monsieur le Duc de Beaufort, qui a entrepris auec tant de zele la protection de l'authorité Royale, la conseruation de l'Estat, & le restablissement de la liberté de tous les François, plûtost par affection qu'il a au bien, que par ressentiment des mauuais traittemens qu'il a receus du Cardinal Mazarin, partit d'icy Mardy au matin auec sept à huict cens Caualiers, pour faire venir vn grand conuoy, que vos gens nous vouloient dérober, ayant esté tout ce iour à battre la campagne pour faire venir des bleds & des farines prestes pour faire entrer le lendemain icy, ayant esté tout le iour & la nuict suiuante à cheual, il se reposoit le matin sur vne chaize lors que l'on vint à donner l'allarme : il monte aussi-tost à cheual, se treuue inuesty par plus de quatre mil hommes, tant de Caualerie, qu'Infanterie, sort de ce village apres auoir soustenu deux heures de temps auec son peu de monde, est secouru du Mareschal de la Mothe, qui estoit sorty

le Mercredy matin auec quatre cents Cheuaux, il tuë plusieurs de ceux qui en vouloient nommément à sa personne, met en fuite tous ceux de vostre party : & s'en reuenant victorieux icy, treuue en chemin plus de quinze mil Bourgeois sous les armes, qui estoient partis d'icy tout aussi-tost que l'on eust l'aduis que ce braue Duc estoit aux mains, il entre dans cette ville auec des acclamations merueilleuses de tout le monde, des affluances de peuples incroyables, chacun crie, Viue le Roy voyant vn si genereux Prince defendre l'authorité Royale auec tant de generosité, il entre vnze cents bœufs, deux mil moutons, & mil pourceaux, auec cent charettes de bled & farine.

Voila l'estat veritable de nos affaires, voyez par là si nous sommes prests à mourir de faim, & quelle affection le peuple a pour son Roy, puis que dans tant de miseres faites sous son nom, chacun le reclame, tout le mõde le souhaite: tout le mõde desire son retour. Il n'y a pas vn bon François qu'il ne desire le voir hors des mains de ceux qui abusent ainsi de son authorité. Et plust à Dieu que vous eussiez encor quelque petit germe de bonté dans vous mesmes : que les paroles du Pere Bourgoüin pussent faire naistre vn repentir dedans vostre conscience ; & que vous fussiez l'instrument de nostre bien. C'est, Monsieur, dont ie vous prie les larmes aux yeux, auec cent mil hommes, qui le reclament aujourd'huy auec moy dans Paris, que vous fassiez en sorte aupres de son Altesse Royale, qu'il nous rende nostre liberté; qu'il protege cét Estat, auquel ses descendans & successeurs peuuent pretendre. Faites que les dernieres paroles qu'a dites Monsieur de Chastillon en mourant, que tout le monde regrette extremement, soient receuës de Monsieur le Duc d'Orleans auec plus d'efficace que ne les a receuës Monsieur le Prince de Condé. C'est vne action d'vn veritable amy, & d'vn vray Chrestien, & le plus beau lais testamentaire que l'on puisse faire, que de montrer le chemin de la grace à ceux qui en sont détournez : le chemin de la vertu à ceux qui suiuent le vice, & de faire reconnoistre la raison à ceux qui ne suiuent que leurs passions. C'est ce qu'a voulu faire celuy que i'ay nommé pour qui chacun soûpire, lors qu'il a dit qu'il estoit satisfait extremement de mourir pour le seruice de Monsieur le Prince, & son seruiteur;

mais qu'il estoit malheureux de mourir en soustenant vn party si injuste, & faisant souffrir des innocens: qu'il prioit son Altesse de reconnoistre la verité de ce qu'il luy disoit, & de changer de party, pour rendre le lustre à cét Estat, & à la reputation qu'vne guerre si injuste ternissoit. Voila quels ont esté les sentimens d'vn homme de bien en mourant, & que ie vous prie derechef de faire entendre à son Altesse Royale. Faites en sorte que la bonté & la clemence, qui luy sont si naturelles, ne soient point inutiles en luy. Faites en sorte qu'il nous rameine le Roy, & qu'il nous asseure par sa presence que l'on n'a eu aucunes mauuaises volontez pour le peuple. C'est en ce faisant qu'il acquerra plus de reputation que par le gain de dix batailles, & qu'il affermira entierement cette Monarchie, puis qu'il luy donnera la paix, qui ne peut estre establie que par là, vous ferez cesser toutes les mauuaises volontez que tout le monde a euës contre vostre personne, lors que l'on reconnoistra par la sincerité de vos actions : abandonnez vn meschant qui veut ruiner la France, & rendre sa ruine plus illustre par la presence des Princes qu'il attire de son party. C'est par là que vous deuez esperer & meriter des recompenses; que vous vous gagnerez tous les cœurs ; que vous ferez l'acquit de vostre conscience, qui voit assez la verité. Et moy en mon particulier apres vne action si genereuse, i'employeray ma vie, mes biens, & mon honneur pour vostre seruice. Ce que ie feray tout au contraire, si vous ne le faites. Et dans toutes les occasions ie vous feray paroistre que ie suis,

MONSIEVR,

A Paris, ce 11. Feurier 1649.

Vostre tres affectionné seruiteur,
DE NACAR.